



tions expresses, la pauvre Soad qu'il loge dans un appartement du septième étage. Tandis que les frères Abaskharoun et Malak manigancent pour obtenir une pièce sur la terrasse, Azzam lui aussi complotte et, pour faire une carrière politique, paie son tribut au redoutable apparatchik Kamel el-Fawli, dont le nom "est devenu, dans l'esprit des Égyptiens, synonyme de corruption et d'hypocrisie". Il y a enfin la belle Boussaina. Elle vit seule avec sa mère. Jeune diplômée en commerce, elle apprend que pour conserver un emploi, il faut savoir satisfaire son employeur et subir ses assauts et atouchements. À travers la description du quotidien et du destin, parfois tragique, des locataires de l'immeuble, Alaa El Aswany brosse le tableau d'une Égypte soumise au "Grand Homme" et à sa police, d'une Égypte "submergée" par "une vague de religiosité dévastatrice" et un islam politique mortifère

porté par des étudiants animés par l'"amour sincère de la mort pour la cause de Dieu". "Ils ont peur de vous, car vous aimez la mort autant qu'ils aiment la vie", dit le cheikh Bilal à ses jeunes ouailles prêtes à mourir.

Avec subtilité, l'auteur écrit l'acte d'accusation de la société égyptienne et, au-delà des sociétés arabes, l'injustice économique et sociale, le despotisme aux allures de gangstérisme, le sexisme dont souffrent les femmes du pays qui souvent doivent ravalier honte et culpabilité pour satisfaire un patron ou un mari imposé, les corps soumis, les sexualités frustrées et même l'homosexualité ostracisée et persécutée.

"Ce pays n'est pas notre pays, Taha, c'est le pays de ceux qui ont de l'argent", dit Boussaina, qui ne souhaite plus qu'une chose : partir, s'exiler "n'importe où, loin de ce fichu pays". Il faut lire Alaa El Aswany et, avec lui, les auteurs arabes ou africains, pour en finir avec les vieilles lunes sur l'immigration clandestine, ses causes et ses solutions de bateleur. Il faut les lire pour appréhender les dimensions humaines, les enjeux existentiels à l'œuvre dans ses sociétés et comprendre que l'aventure

périlleuse de l'exil ou le refuge dans des idéologies radicales trouvent leur source dans l'humiliation quotidienne infligée à leur peuple par des régimes dictatoriaux.

Alaa El Aswany décrit avec délicatesse et humanité, avec une empathie communicative ses personnages et le piège dans lequel, tous, les bons comme les méchants, les magouilleurs comme les lésés, sont enfermés.

L'immeuble Yacoubian a connu un succès exceptionnel en Égypte : cent mille exemplaires vendus, soit quarante fois plus que la moyenne nationale. Une adaptation cinématographique est déjà réalisée qui sortira en France fin août. Réédité à plusieurs reprises, il a été traduit en anglais avant de l'être en français. Son auteur est né au Caire en 1957. Alaa El Aswany est dentiste de profession et exerce son activité dans le centre du Caire. L'immeuble Yacoubian abritait son premier cabinet. Homme de gauche, chroniqueur régulier d'un journal d'opposition dans son pays, Alaa El Aswany est épris de littérature française du XIX^e siècle et de littérature russe, ce qui n'étonnera pas après la lecture de ce roman qui souvent rappelle Dostoïevski.

M. H.

La controverse des temps Rajae Benchemsi

Sabine Wespieser, 2006, 233 pages, 20 euros

► Le sujet du dernier Rajae Benchemsi était prometteur : le dialogue et l'opposition entre tradition et modernité incarnée par l'amour de Houda, universitaire, philosophe

"imprégnée de raison et de rationalisme", et Ilyas, maître soufi tout entier à son "grand jihad", c'est-à-dire à ses "engagements spirituels". Mais point de "controverse"

blancaise et le Marrakchi, homme mûr et par ailleurs marié, elle paraît bien peu crédible, trop intellectuelle, souvent verbeuse et théâtrale. Cette passion soudaine sombre dans des tourments qui brûleraient exclusivement du feu de ces nobles “*engagements spirituels*”. On veut bien le croire, pourtant on ne peut s’empêcher de subodorer que ces tourments sont aussi avivés par une “*morale de pacotille*” et les prosaïques “*turpitudes de la chair*”. “*Qu’est-ce, je vous prie, le plaisir de la chair devant la grandeur de l’amour lui-même*”, dit, sans rire, Ilyas à l’aimée, un Ilyas qui n’aspire qu’à “*servir dans le renoncement*” le “*questionnement*” d’Houda “*sur la raison, la foi et la spiritualité*”. Cet amour appartient donc au registre de l’impossible. Point de suicide des amoureux ici en guise de fin mais une incroyable proposition d’Ilyas qui laisse pantois et perplexe.

Pourtant, avec cette “*controverse*”, Rajae Benchemsi ébauche un utile tableau de la société marocaine traversée par des tendances identitaires plurielles, parfois contradictoires. À travers la figure du monarque Moulay Ismaïl ou l’évocation de différentes traditions musulmanes, face aux séquelles des représentations coloniales et aux conséquences d’une mondialisation qui n’a que faire de la diversité et du passé, elle pose la question de la réappropriation par les Marocains eux-mêmes de leur histoire. Débat porté aussi par les remarques et observations bien senties sur quatre villes du

royaume : Fès, Meknès, Marrakech et Casablanca. Dans le cadre de cette dernière et dans un passage savoureux, écrit au vitriol, elle décrit les cercles huppés et factices de la bonne société casablancaise, réunion d’hommes d’État, de juges de médecins, de financiers, d’artistes et autres intellectuels, une “*population à la culture si peu sûre et aux repères si confus*”. Si Rajae Benchemsi a été bien mieux inspirée dans son précédent livre (*Marrakech, lumière d’exil*, paru en 2002 chez le même éditeur), *La Controverse des temps* offre tout de même le plaisir de goûter à un Maroc riche de sens et de couleurs et d’approcher une question centrale dans le devenir des sociétés nord africaines, celle du rapport à une Europe si proche historiquement et géographiquement et celle des identités traversées par le choc des continents et des temps.

M. H.

1)- Danielle Sallenave, *Dieu.com*, Gallimard, 2004.

2)- Dominique Urvoay, *Averroès*, Flammarion, 1998.

ici. Le parti pris – respectable – en faveur de la supériorité du soufisme sur la philosophie donne un plaidoyer *pro domo* en faveur de la tradition mystique musulmane. Tout cela ne heurterait point si, laissant de côté la crainte d’un retour tous azimuts du religieux⁽¹⁾, la philosophie n’était ici réduite au silence ou à un piètre faire-valoir.

Multipliant les références culturelles (musicales et artistiques pour l’Occident, saints et philosophes musulmans pour le Maroc), Rajae Benchemsi cède parfois à la caricature. Ainsi, lorsqu’elle fait de Houda l’incarnation d’“*un milieu*” et d’une “*génération*” qui aurait “*pris l’habitude de ne plus considérer l’islam que dans son rapport à ce qu’on avait baptisé l’intégrisme (...)*” ou lorsqu’elle réduit la lecture occidentale d’Averroès à “*l’imposture des Latins*” et de Thomas d’Aquin, oubliant que depuis des auteurs comme Dominique Urvoay⁽²⁾ restituaient à l’intellectuel andalou du XII^e siècle la plénitude de sa pensée qui visait à concilier foi et raison.

Quant à l’idylle entre la jeune et célibataire universitaire casa-